

Jean Joubert



**Les enfants
de Noé**

Médium

Le livre

En février 2006, des expériences dans la zone polaire provoquent une gigantesque tempête qui ensevelit l'hémisphère nord sous plusieurs mètres de neige, paralysant toute activité.

Quelques années plus tard, un jeune homme, Simon, raconte la longue lutte pour la survie matérielle et spirituelle qu'il a menée avec sa famille, dans leur chalet des Alpes, au cœur de ce déluge blanc. Dans leur arche perdue, le père, la mère et les deux enfants affrontent de multiples périls, la solitude, la peur, parfois l'angoisse, mais finalement c'est l'ingéniosité et l'espoir qui l'emportent. Ils réinventent des gestes ancestraux qu'ils croyaient oubliés. Auprès d'eux, leurs animaux familiers les aident, de diverses manières, à surmonter l'épreuve. Dans les livres qui les entourent, et dont le père lit chaque soir quelques pages au coin du feu, ils puisent aussi des leçons d'amour et de courage.

Roman d'anticipation, récit d'aventures, fable écologique, ce livre est aussi une méditation sur la fragilité du monde où nous vivons, et comme un manuel de survie pour les futurs naufragés de la société industrielle.

Les enfants de Noé a obtenu le prix de la Fondation de France 1988 pour le meilleur roman jeunesse.

L'auteur

Né en 1928, [Jean Joubert](#) est poète, romancier et auteur pour la jeunesse. Il habite un petit village de la garrigue languedocienne, près de la nature, et confie : « Que j'écrive des poèmes, des romans ou des contes, c'est toujours en poète que je m'exprime. »

Jean Joubert

Les enfants de Noé

Médium

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

I

C'est en février que tout a commencé. Plus précisément, le 27 février 2006. Cette date-là, il n'y a pas de danger que je l'oublie. Vous non plus d'ailleurs, je l'imagine, si toutefois vous êtes encore capables de vous souvenir. Je vous le souhaite, oui, je vous le souhaite vraiment, car certains ne se sont jamais remis de cet hiver terrible. Vous en connaissez sans doute. Ils ne manquent pas, autour de nous, ces hallucinés qui, l'œil hagard, remâchent des mots sans suite. Pitoyable spectacle ! Pour eux, mieux vaudrait peut-être le cimetière. Mais qui sait, oui, qui sait ? Et puis, dans les cimetières, il n'y a pas si longtemps, on avait plutôt tendance à refuser du monde.

Donc c'était en février, un samedi, vers le milieu de l'après-midi, et Pa était en train de fendre du bois devant le chalet. Il posait la bûche bien en équilibre sur le billot, il levait sa cognée, et rrran, il la partageait en plein milieu. Sans bavure. Il s'y connaissait, Pa. Un vrai artiste ! Moi, je ramassais les morceaux, et je les entassais sous l'auvent. Il ne faisait pas trop froid, à l'abri ; il y avait dans l'air une bonne odeur de résine. J'essayais d'empiler mes bûches aussi bien que possible, car Pa disait souvent qu'un tas de bois c'est la beauté de la maison, son bijou, sa parure, et je savais qu'il me surveillait du coin de l'œil. De temps en temps, il s'arrêtait pour s'essuyer le front ou la barbe, et j'en profitais pour souffler sur mes doigts. Il disait : « Pousse un peu là-haut, c'est de travers, ça dépasse. Voilà, c'est mieux, c'est bien ! »

On entendait un disque sur l'électrophone, dans la cuisine : l'air de Mélisande. « Saint-Daniel et Saint-Michel, Saint-Michel et Saint-Raphaël, je suis née un dimanche, un dimanche à midi... » Je le connaissais par cœur. Man était folle de ces vieux opéras : Debussy, Mozart, Gounod, Bizet,

et parfois elle se déchaînait, elle poussait le son au maximum, elle fredonnait aussi, d'une voix de soprano, un peu fausse. Charmante quand même.

J'aimais surtout la scène où Pelléas est sous le balcon : « Tes longs cheveux descendent jusqu'au pied de la tour... » et il tend le bras, il touche les cheveux de Mélisande, il les presse contre ses lèvres. Pour moi, c'était cela, l'amour ; j'y pensais en entassant mon bois, tandis que Pa recommençait à taper sur son billot, rrran, et que les éclats tombaient sur le sol avec un bruit sec.

Et tout de suite j'ai songé à Catherine, qui était blonde, elle aussi, même si elle n'avait pas les cheveux longs. C'était un autre genre : moins romantique, plus moderne. Je la voyais, en classe, penchée sur son pupitre : comment elle écrivait, appuyée sur un coude, comment elle mordait le bout de son stylo ou tirait la langue. Est-ce qu'elle avait des yeux gris ou verts ? Bizarrement, je n'arrivais pas à m'en souvenir. Mais comme je lui avais promis de la reconduire jusqu'au coin de sa rue, le lundi suivant, avant de prendre mon autocar, j'aurais l'occasion de regarder cela de plus près.

Il n'était guère plus de cinq heures, mais il commençait déjà à faire très sombre ; l'horizon, au nord, avait pris une couleur de cendre, et j'ai pensé que cela n'annonçait rien de bon. Pa s'est arrêté tout à coup, il s'est appuyé sur le manche de sa cognée, et lui aussi il a observé le ciel.

– Assez travaillé comme ça, a-t-il dit. Tu n'as pas trop froid ? Tu n'es pas fatigué ? Non ? Tu as vu là-haut ? Il va neiger.

Tout était immobile, pas un souffle, pas un bruit, et le disque s'était achevé.

– Oui, j'ai dit, ça, c'est sûrement de la neige. Qu'est-ce qu'on fait ? On rentre ?

– Oui, on rentre. Tu iras fermer le vasistas de l'étable.

– Je donne à manger aux bêtes ?

– Si tu veux, puis tu viendras te réchauffer.

Dans l'étable, il faisait tiède. Io, notre vache, a tourné la tête vers moi en meuglant, et Zoé, la chèvre, s'est mise par jeu à donner des coups de corne. Je leur ai distribué quelques petites tapes affectueuses, puis j'ai tiré du foin par la trappe,

j'ai garni les râteliers, et je les ai laissées là toutes les deux à mâchouiller d'un air farouche.

Dehors il faisait de plus en plus sombre, le ciel pesait sur les sapins, et pas une branche ne bougeait. J'ai entendu un bruit de moteur, un peu plus haut, sur le chemin, et le tracteur du père Jaule n'a pas tardé à apparaître derrière la murette, tirant une remorque pleine de bois. Jaule s'est arrêté au ras du talus de neige, devant le portail, et il a coupé le contact. Pa, qui rangeait ses outils, a levé la tête, et il a fait un grand signe du bras.

– Ça va tomber, a crié Jaule. Ça va tomber, je vous le dis, et d'ici peu. Préparez les pelles ! Et on repart, comme en novembre ! Ça n'en finit pas, il n'y a plus de saisons !

Son passe-montagne était enfoncé jusqu'aux sourcils, on voyait ses grosses moustaches au-dessus du col remonté de sa veste, et il restait là, assis sur son siège, le bras tendu vers le ciel comme s'il avait prophétisé la fin du monde.

– Venez donc prendre un verre, dit Pa.

– Merci, merci, mais il faut que je rentre, avant le déluge.

– Allons ! Vous avez bien une minute.

Man avait ouvert la fenêtre ; elle était tout sourire.

– Je viens justement de faire du café. Laissez-vous tenter, Monsieur Jaule !

Là, il n'a pas pu résister :

– Ah, si c'est comme ça. Une minute alors, juste une minute !

Sébastien Jaule, c'était notre voisin. Le seul, avec sa femme et son fils, Marc. D'ailleurs, voisin si l'on peut dire : une ferme à trois kilomètres, en contrebas, avant la descente vers la vallée. Et, au-dessus de nous, le désert : des forêts de sapins, des prairies, quelques granges, puis des alpages jusqu'aux cimes. On aurait aussi bien pu vivre sur la lune, même si la lune, à cette époque-là, commençait à se peupler. Mais ça, la nature, la solitude, la méditation, c'était une idée de mes parents, et quand ils en parlaient, ils devenaient vraiment lyriques. Pa surtout. Noémie, elle, ne disait rien : une espèce de sauvageonne, des yeux verts, des cheveux dans les yeux, et forte comme un garçon. Elle courait les bois, rapportait des

lézards, des crapauds, des serpents, parfois des oiseaux blessés qu'elle soignait dans sa chambre, avant de les relâcher dans la montagne. Le reste du temps, elle lisait des livres : des livres sur les bêtes, mais aussi des histoires, des légendes et même de la poésie. Noémie, c'est ma sœur.

Donc Sébastien avait fini par entrer, et il s'était installé dans la salle, devant la cheminée :

– Une minute, juste une minute !

Et il continuait de dire que les saisons n'étaient plus ce qu'elles avaient été, qu'il en perdait son latin, et que du temps de son père et de son grand-père...

Quand il nous parlait de ses ancêtres, il s'excitait bizarrement, Sébastien, et il nous racontait d'interminables histoires de chalets perdus sous la neige pendant des semaines, de froids terribles, d'arbres fendus par le gel, de loups qui sortaient des bois et venaient rôder autour des étables. Il avait sans doute ses souvenirs, mais il ne manquait pas d'imagination ; de toute évidence, il en rajoutait, et lorsqu'il était sur cette pente, rien ne pouvait l'arrêter.

Noémie, là-dessus, dressait l'oreille :

– Des loups ? De vrais loups ?

– Mais oui, de vrais loups avec des yeux rouges et des dents comme des couteaux. On les entendait hurler, la nuit, et, le matin, on voyait les traces de leurs pattes, grosses comme ça !

Et il montrait sa main, aux ongles noirs, tannée et crevassée. Noémie était aux anges.

– Pourquoi on ne les voit plus, les loups ?

– Ah ça ! ils ont dû se cacher dans quelque coin.

– Vous croyez qu'ils reviendront ?

– Qui sait ?

Un jour, j'avais demandé à Pa : « Quel âge il a Sébastien Jaule ? » et il m'avait dit : « Quarante-cinq. » Pour moi, avec ses moustaches, ses rides et ses histoires, il aurait aussi bien pu en avoir quatre-vingts. Un ancêtre, quoi ! À treize ans, on ne fait pas de différence.

Sébastien était donc là, les pieds au feu, sa tasse de café à la main, et il parlait des étés de jadis : une fournaise, un ciel de feu, et on ne pouvait travailler dans les champs qu'à la tombée de la nuit.

– C'est fini, tout ça. Tout se détraque, avec leurs expériences en Alaska, en Sibérie, au pôle

Nord. Vous avez vu ? Qu'est-ce qu'ils ne vont pas inventer ! On se demande comment ça finira.

– Ah ça ! disait Pa.

Moi, je les regardais du coin de l'œil, et je me demandais comment la conversation allait tourner, car, de temps à autre, ils se chamaillaient terriblement tous les deux : la politique, la religion, l'agriculture, je ne sais quoi. Ils criaient à tue-tête, ils devenaient tout rouges. Man se précipitait : « Mais oui, mais oui, il y a du vrai dans ce que vous dites l'un et l'autre. Il faut voir... » et elle essayait de faire diversion. Pourtant ce n'était pas toujours facile de les calmer.

– Vous ne m'écoutez pas, Monsieur Jaule, protestait mon père.

– Mais si, je vous écoute. C'est vous qui...

– Allons donc !

Ils finissaient par se réconcilier, si toutefois ils avaient jamais été fâchés. « Je l'aime bien, disait Pa. Il est plein d'idées folles, mais, à sa manière, c'est un poète ! »

Ce jour-là, Pa restait silencieux, il se contentait de hocher la tête, en faisant :

– Oui, oui...

Et il avait l'air de penser à autre chose. Peut-être qu'il était simplement fatigué d'avoir fendu son bois tout l'après-midi.

– Voilà qu'il neige, dit Man, qui s'était approchée de la fenêtre, et en effet de gros flocons commençaient à tomber dans la cour.

– Cette fois, il faut que je file, a dit Sébastien. Mon bois à décharger avant la nuit, vous comprenez. Merci pour tout. Arrêtez-vous donc à la maison quand vous descendrez au village.

Il a eu vite fait de grimper sur son siège, et, baissant la visière du passe-montagne, il a disparu dans le brouillard blanc.

Je me suis attardé quelques instants sur le perron. Il n'y avait plus, dans le silence, que le frôlement de la neige, maintenant si serrée que je voyais à peine les sapins de l'autre côté de la route. À côté de moi, Noémie avait renversé la tête en arrière, et, la bouche ouverte, tirant une langue très rose, elle gobait les flocons.

Quand j'y songe, c'était, au fond, un soir comme les autres, sauf que l'on avait allumé l'électricité dès cinq heures, à cause de cette neige qui tombait, de plus en plus épaisse. Derrière la vitre, elle descendait très lentement dans la lueur de la lampe. Déjà elle recouvrait la cour, que nous avions déblayée quelques semaines plus tôt, et les talus de neige ancienne.

Pa était assis devant la cheminée, ses bottes sur la pierre du foyer ; il avait allumé sa pipe, et il regardait le feu d'un air songeur. De temps en temps, il se massait les reins, avec une sorte de grimace.

Noémie, accoudée à la table, s'était mise à dessiner. Je me suis glissé derrière elle, sur la pointe des pieds, et j'ai jeté un coup d'œil par-dessus son épaule. Sur le papier, il y avait deux bonshommes, l'un avec une barbe, l'autre avec une moustache, qui devaient être Pa et Sébastien. Je n'ai pas pu très bien les voir, car elle les a aussitôt cachés avec ses mains, en criant : « Non, laisse-moi ! » d'une voix si rageuse que je n'ai pas insisté.

Je suis allé rejoindre Man qui préparait le dîner dans la cuisine. Je lui ai demandé ce qui mijotait

dans la marmite, et elle m'a dit en soulevant le couvercle :

– Du ragoût. Tiens, sens !

Ça sentait vraiment bon, le feu craquait dans le fourneau, et tout à coup l'horloge a sonné sept heures. À nouveau j'ai songé à Catherine. Que pouvait-elle bien faire en ce moment ? Est-ce qu'elle pensait à moi, elle aussi ?

– Simon, a dit Man, tu serais gentil de mettre la table.

– Pourquoi moi et pas Noémie ?

– Noémie la débarrassera.

– J'aimerais mieux débarrasser.

– Ne discute pas !

J'ai dit à Noémie de ranger ses affaires, et elle a crié :

– Attends, attends ! Je finis.

– Non, je n'attendrai pas.

Au fond, je l'aimais bien, Noémie, mais, je ne sais pas pourquoi, elle me tapait sur les nerfs. Parfois je me disais même que ç'aurait été beaucoup mieux si j'avais été tout seul, avec Pa et Man, comme avant. Ça ne m'aurait pas dérangé

alors de mettre *et* de débarrasser la table. Mais voilà ! Noémie était arrivée ; on n'y pouvait rien.

Elle avait fini par se lever, et, bien sûr, elle était allée montrer son dessin à Pa, qui, comme toujours, s'était mis à pousser des oh ! et des ah ! et à s'exclamer qu'elle avait un talent fou, que c'était génial, et des choses absurdes du même genre. Il faut bien admettre qu'elle ne dessinait pas mal, cette gamine, mais « génial », c'était beaucoup dire !

Après le repas, on a regardé un film à la télévision, et le petit génie s'est endormi, comme d'habitude, en tétant le coin de sa couverture. Pa tirait sur sa pipe, et il avait l'air de penser à autre chose. Man disait, de temps en temps : « C'est idiot, vraiment idiot ! » et sans doute qu'elle aurait préféré écouter *Carmen*. Le chat, Hector, s'était couché sur ma poitrine ; il ronronnait comme un diable ; parfois il étirait une patte et m'enfonçait doucement ses griffes dans l'épaule.

Une soirée comme les autres, je vous dis. Et la famille idéale : Pa, Man, les enfants, le chat, les bûches qui flambaient, et le tic-tac de l'horloge.

Avant de se coucher, Pa a ouvert la fenêtre pour tirer le volet. Il neigeait de plus en plus fort.

– Il y en a déjà plus de cinquante centimètres dans la cour, a-t-il dit. C'est incroyable, je n'ai jamais vu de flocons aussi gros !

Il a tendu la main, et, en quelques secondes, elle a été couverte d'une épaisse couche blanche.

J'ai fureté quelque temps dans ma chambre, en pensant à la neige, à Catherine, au lundi suivant. Tout à coup, j'avais décidé que je l'embrasserais, Catherine, sur la bouche, comme à la télévision, mais je me demandais comment on pouvait faire ça sans étouffer et sans que les nez se rencontrent.

J'ai fini par me mettre au lit. Je suis resté les yeux ouverts dans le noir, à écouter le frôlement de la neige, comme si des insectes mous avaient essayé d'entrer dans la pièce, puis je me suis endormi.

II

Les Hautes-Alpes, c'était une idée de mon père. Vers la quarantaine, il s'était senti fatigué. Fatigué de tout : de Paris, du vacarme, des horloges, de son travail, des rendez-vous, du courrier, des discussions, du téléphone, et des *têtes* surtout. C'est ce qu'il disait, du moins.

Il était avocat, un bon métier, mais, lui, il aurait voulu être sculpteur ou jardinier. Autre chose, en tout cas ! Sans vraiment rouler sur l'or, on était plutôt prospère : un bel appartement dans le seizième, deux voitures, des vacances au bout du monde dans les meilleurs hôtels. Mais Pa commençait à dire que l'argent qu'il gagnait était trop cher payé.

Il devenait nerveux et de plus en plus bizarre. Le matin, il oubliait toujours quelque chose : son portefeuille, ses clefs de voiture, sa serviette. Il remontait l'escalier en pestant, ravageait son bureau, se cognait aux meubles, repartait au pas de course pour revenir deux minutes plus tard, et, cette fois, c'était sa montre, ses papiers. Man le regardait, inquiète, et ne disait rien. Il arrivait en retard à ses rendez-vous, les clients s'impatientaient, téléphonaient. Man répondait : « Ne vous en faites pas, il est en route ! » puis elle mettait *La Traviata* sur l'électrophone, mais on sentait bien que le cœur n'y était pas, et, à cette époque-là, elle avait cessé de chanter.

Le soir, Pa rentrait, l'air hagard, sa cravate de travers, il mangeait sans dire un mot, prenait de petites pilules multicolores. Puis il allait s'enfermer dans son bureau, et Man disait qu'il méditait et qu'il ne fallait pas faire de bruit.

C'était seulement pendant les week-ends qu'il avait l'air de revivre. Il nous entassait dans la voiture, et il partait au hasard. Il évitait les autoroutes, dont il avait horreur, et suivait des petits

chemins de campagne, qui serpentaient entre les buissons et parfois se terminaient en fondrières. On se retrouvait dans le Loiret ou en Normandie, au bord d'une mare. Les oiseaux trillaient dans les arbres, les abeilles butinaient. Man cueillait des fleurs, Noémie courait après les papillons, et moi je gambadais dans les sentiers. Pa, couché sur l'herbe, les bras en croix, regardait le ciel. Souvent il s'endormait, son chapeau rabattu sur le front. Au retour pourtant, dès que nous atteignions la banlieue, il retrouvait son air sombre, et il fumait comme un démon.

C'est alors, je m'en souviens, que Pa fut repris par sa passion pour la sculpture. Passion, c'était le mot de ma mère. Moi, d'abord, je pensais plutôt : folie. Il avait transformé l'une des chambres de l'appartement en atelier, et il y avait installé un établi, avec de petites machines électriques, car c'était le bois qu'il travaillait. Je savais que, dans sa jeunesse, il avait suivi des cours aux Beaux-Arts, mais que son père n'avait pas tardé à contrarier

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

Histoires de la forêt profonde

Le pays hors du monde

L'été américain

Mademoiselle nuit

La jeune femme à la rose

Collection NEUF

À la recherche du rat-trompette

Collection MOUCHE

Hibou blanc et souris bleue

Mystère à Papendroch

La pie Magda, belle brigande

Le chien qui savait lire

Jean, il y a des souris dans la cuisine !

© 1987, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2015, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 1987

ISBN 978-2-211-21895-5
Avec le soutien de



www.centrenationaldulivre.fr